

# MARSEILLE

Léon Daudet et Charles Maurras (*Notre Provence*) : « Marseille, c'est d'abord pour les yeux, les oreilles, le coudolement, l'odorat, l'imagination, la ville de l'amusement perpétuel. Un monde y frémit et palpite. Quel monde ? Le plus ardent de tous, celui de la Méditerranée, cuve d'eau bleue où naquit Vénus, qui reflète l'antiquité dans l'heure présente et mêle aux plus voluptueux, comme aux plus héroïques souvenirs, le commerce des épices et des vins généreux ? Approchée de l'oreille, Marseille est le coquillage géant où bruissent tous les langages, tous les dialectes, tous les idiomes des pays de lumière, tous les cris de bonheur et de colère, et tous les soupirs et toutes les caresses des pays latins, grecs, égyptiens et syriens. Au regard, Marseille est l'écharpe multicolore agitée dans la nuit grise des siècles, qui rassemble les générations maritimes et riveraines, sous l'or, le roux, le violet et le cuivre chaud. [...] Plus encore que la rue de Paris, d'autre manière, la rue de Marseille est, pour le badaud, une vaste expérience, marchée et pressée, de psychologie diffuse, une pluie de concordances héréditaires, une moisson d'observations chatoyantes et fécondes à leur tour. [...] Marseille, c'est aussi les rues pittoresques qui avoisinent le vieux port, qui sentent l'huile, l'ail et une odeur pire [...] ».

Quel royaliste catholique aujourd'hui aurait l'extraordinaire lucidité de parler *d'antiquité dans l'heure présente*, autant que de *pluie de concordances héréditaires*, et de s'enivrer de **la souplesse cacophonique et kaléidoscopique des rives de la Méditerranée** ?



Jünger (*Jeux africains*) : « Nous marchions dans une grande allée qui partait de la gare et n'était guère différente des belles avenues d'autres grandes villes, puis nous tournâmes, entrant dans la célèbre artère de la Cannebière. [...] Bientôt, le Vieux-Port apparut, grand bassin rectangulaire et fermé, sur les bords duquel une flottille de bateaux de pêche et de petits voiliers était ancrée. La cohue ici était extraordinaire. Tout un monde criard et agité roulait entre les échoppes des marchandes de poisson, les corbeilles remplies de coquillages et d'oursins et les rangées de chaises alignées en plein air devant de petites buvettes de marins. L'air était plein de senteurs de races étrangères, de grands entrepôts et de détritiques marins, - de ce souffle d'anarchie commerçante qui imprègne et anime les villes maritimes.

Notre caporal, qui paraissait être comme chez lui dans ce tourbillon et qui poursuivait son chemin avec la tranquillité d'âme qu'on retrouve partout où il y a des soldats et des services commandés, choisit de faire un petit détour dans un quartier ténébreux dont les ruelles aboutissaient au bassin du port telles de noirs conduits. Avec la sûreté d'un habitué des lieux, il s'engagea dans la plus étroite d'entre elles, à l'entrée de laquelle un nègre gigantesque était debout, d'un noir de jais comme les Mores des livres de contes, et couvert d'un uniforme bleu ciel brodé de brillantes arabesques d'or. Paul fit la joie de notre guide en lui demandant si l'homme était placé là comme gardien de harem, et apprit de lui que c'était, *'bien au contraire'*, un des tirailleurs sénégalais.

La vue [du] paysage me réjouit extraordinairement. [...] Durant ce divertissement, j'avais perdu de vue mon havresac, qui se trouvait à peu de distance derrière moi. Lorsque je me retournai, je découvris avec stupeur qu'il avait disparu sans laisser de trace, ainsi que mon chapeau. Ce fut moins la perte à vrai dire qui m'effraya que la manière presque magique dont elle avait eu lieu, car je n'avais entendu aucun pas et senti passer aucune ombre. En tous cas, je compris bientôt que cet endroit était entre autres choses un point de ralliement pour les coupe-bourses les plus adroits de toute l'Europe ».

Quel légionnaire nationaliste aujourd'hui aurait un tel sentiment de respect envers l'indiscutable compétence d'un brigand capable de déjouer aussi brillamment sa vigilance ?

Genet (*Journal du voleur*) : « Moi-même, à Marseille, quand j'avais seize ans, au milieu d'autres gosses attendant les messieurs qui nous choisiraient, savais-je que je servais à composer ce groupe de quinze ou vingt voyous qu'on vient voir du bout du monde et qui sont l'élément extensible mais essentiel formant la ville chère aux pédés ? J'en connais quelques-uns qui ont mon âge et s'ils me rencontrent ils disent :

- Oh ! Oui, je me souviens, t'étais de la rue Bouterie, ou : 'T'étais du cours Belsunce'.

[...] C'est à Marseille que je rencontrai Bernardini. Quand je le connaîtrai mieux je l'appellerai Bernard. Seule à mes yeux la police française possède la monstrueuse puissance d'une mythologie. [...] Nous étions dans un bar de la rue Thubaneau. Un jeune arabe me le désigna.

- C'est un maquereau fini, dit-il. Il a toujours de belles filles.

Celle qui était avec lui me parut très jolie. Peut-être eut-il passé inaperçu si l'on ne m'eût dit que c'était un flic. Les polices des différents pays d'Europe me causaient la peur qu'elles inspirent à tout voleur, la française m'émouvait encore par une sorte d'effroi ayant son origine plutôt dans le sentiment de ma native et irrévocable culpabilité que par le danger où me plaçaient les fautes accidentelles. Comme le monde des voyous, celui des policiers était un monde où je n'accéderais jamais, la lucidité (la conscience) m'empêchant de me confondre avec cet univers informe, mouvant, vaporeux, sans cesse se créant, élémentaire et fabuleux dont les motocyclistes en uniforme sont la délégation parmi nous avec ses attributs de force. Plus qu'une autre la police française m'était cela ».

Quelle gouape sodomite aujourd'hui pourrait dresser un éloge aussi brillamment urétral de la police française ?

Joël Schmidt '*Le goût de Marseille*' (Mercure de France, 2007)

Julie Agostini et Yannick Forno '*Les Ecrivains et Marseille*' (Jeanne Laffitte, 1997)

